

CHAPITRE VIII

Réception enthousiaste chez les Bakouti. — La rivière noire. — Sous l'Équateur. — Prise de possession à Loukoléla. — Mort d'Eugène Janssen.



En amont d'Iribou, lorsqu'on a dépassé l'embouchure de la Loukanga masquée par une île plus longue que large et couverte de roseaux et de joncs, le fleuve, réduit à une largeur de trois kilomètres, coule entre des îlots boisés formant un labyrinthe de détroits et de canaux tortueux.

Les deux rives sont désertes sur une étendue de plusieurs milles. Le premier groupe d'habitations que l'on rencontre s'étale sur la rive droite parmi des bois ravissants et au confluent d'une rivière, l'Oubannghi, qui donne son nom au riche district qu'elle arrose.

Pendant la nuit du 7 au 8 juin, la flottille stoppa dans une crique paisible abritée par des îles désertes et située devant le confluent et le village de l'Oubannghi.

Le 8, vers dix heures, elle serrait de très près la rive gauche, longeant le district des Bakouti, et découvrait successivement les villages de Nkoun-gou, Ikengô, Iguba, Inganda, échelonnés à une faible distance l'un de l'autre, parmi des forêts touffues où se voient les plus beaux et les plus grands produits de la flore équatoriale.

L'arrivée de la flottille provoqua l'admiration des populations riveraines. Les quatre villages qui viennent d'être nommés se disputaient l'honneur de recevoir les blancs.

L'En Avant, le *Royal*, l'*A. I. A.*, l'*Éclaireur* même, cernés de toutes parts par de nombreuses pirogues indigènes, furent triomphalement pilotés de chenal en chenal, de crique en crique, devant chaque centre populeux dont les bruyantes acclamations retentissaient sur la rive gauche.

Les équipages de la flottille indigène massée autour des embarcations de l'expédition grimpaient comme des singes à l'abordage des steamers, s'accrochaient d'une main aux bastingages et de l'autre gesticulaient, bouscullaient les concurrents, et s'efforçaient de capter l'attention des mundelés.

La marche des bateaux était forcément ralentie et fréquemment interrompue. Stanley, à qui incombait le rôle délicat de choisir le point de débarquement, devenait de plus en plus perplexe, il ne savait à laquelle entendre de ces bienveillantes populations et craignait en atterrissant près de l'un ou de l'autre village, de froisser les bourgades environnantes.

Pour sortir d'embarras, il annonça son intention de descendre dans le voisinage d'Inganda, d'où il visiterait successivement chacune des localités situées en aval et en amont de son campement.

Des cris d'allégresse accueillirent cette sage détermination. Les indigènes ressaisirent les pagaies et firent voler les pirogues devant l'escadrille d'exploration.

On côtoya ainsi les villages si hospitaliers d'Ikengô et d'Igouba.

Leurs habitants se pressaient sur les bords, s'entassaient parmi les joncs et les herbes du rivage, et mêlaient aux joyeux accents des pagayeurs les vivats les plus enthousiastes.

Au-dessus de ces haies humaines s'agitait une forêt d'armes brandies par les guerriers en signe de réjouissance : couteaux en forme de serpe, vieux mousquets à silex, sabres à lames recourbées, zagaies longues et

légères, décorées de fil de laiton, de plaques, d'agrafes et de clous du même métal, le tout resplendissant aux ardents rayons du soleil.

Les explorateurs répondaient de la voix et du geste aux acclamations enthousiastes de ces natures incultes, bénissant instinctivement l'arrivée des civilisateurs.

A l'arrière de chaque bateau, frôlés par les plis du drapeau, les blancs, penchés sur les bordages, adressaient aux populations les plus vigoureux mbotés et agitaient mouchoirs, casques, fusils, bâtons, oriflammes, tout ce qui tombait sous leur main.

Ce fut jusqu'à Inganda une navigation rayonnante; des ovations et des hourras sans fin éclataient sur la rive, des salves de mousqueterie partaient de chaque navire et mettaient le comble à la joie des naturels.

Jamais pareil accueil n'avait été réservé par des tribus sauvages aux représentants de la civilisation. Jamais bateaux à vapeur, déployant sur les eaux du Congo la flamme bleue et or de l'Association, le pavillon de la Belgique et l'étendard international fantaisiste imaginé par Stanley, n'avaient été acclamés par des admirateurs aussi passionnés que les Bakouti.

A Inganda, au débarcadère, des centaines de natifs se précipitent au-devant des blancs qui débarquent, embrassent leurs mains, leurs vêtements, s'offrent à amarrer les énormes pirogues, à transporter les effets de campement, à coopérer à l'installation du camp.

Pendant trois jours, les voyageurs goûtent au milieu de ces populations hospitalières une vie douce et paisible, que nulle contestation ne vient troubler.

Européens, Zanzibarites, Haoussas et naturels sont les meilleurs amis du monde. Par groupes de centaines, tantôt à pied, tantôt en pirogues, ils visitent tour à tour les villages du district des Bakouti. Chaque visite amicale se termine inévitablement par un échange de produits d'Europe contre les productions locales.

Tous les soirs, des approvisionnements variés s'entassent dans les flancs des embarcations exploratrices : farine de manioc, pain de cassave, maïs, patates douces, ignames, poissons fumés, etc., etc..

Rien n'est plus sincère, plus spontané, plus vrai, que l'attachement que témoignent aux voyageurs les habitants d'Inganda et des alentours; ils s'enquièreent chaque matin des désirs de leurs hôtes, apportent le bois nécessaire aux feux du bivouac, remorquent auprès des tentes des filets à mailles de rotang remplis de poissons et dans leurs plus bellesalebasses ciselées le malafou, ce vin de la torpeur et de l'ivresse, trait d'union

cependant indispensable entre les étrangers et les possesseurs-nés du sol de l'Afrique centrale.

Les blancs éprouvent parmi ces populations amies un sentiment de sécurité qui leur était encore inconnu sous ces latitudes. Peut-être doivent-ils ces faveurs aux penchants mercantiles des Bakouti, mais ils sont trop heureux de les reconnaître, même au prix d'une fraction importante de leurs articles de bimbéloterie.

Ces naturels recherchent beaucoup plus les sabres, les fusils, la poudre, les objets de quincaillerie, les gravures coloriées, les poteries grossières et la verroterie que les étoffes. En général ils sont presque nus de la tête aux pieds; ils s'enduisent le corps de poudre de bois rouge (*camwood*, *ptérolobe santalénoïde*) et d'huile de palme; ils font un usage immodéré du tabac, qu'ils absorbent sous forme de feuilles largement découpées et pressées dans unealebasse perforée, faisant à la fois fonction de tête et de tuyau de pipe, ou bien qu'ils réduisent en poudre à priser.

La plupart portent en permanence, sur les épaules ou à la ceinture, des armes de tout calibre et de toute espèce, artistiquement décorées de laiton.

Leurs couteaux à large lame recourbée en serpe sont garnis d'un manche couvert de ciselures, d'arabesques délicatement exécutées. Partout du reste, dans l'architecture et les dispositions de leurs cabanes, dans la confection de leurs objets de parade et de leurs ustensiles de ménage, de pêche, de chasse, les Bakouti déploient un savoir-faire qui les met au premier rang parmi les tribus africaines les plus industrieuses.

Au sud-est de leur territoire vit la puissante tribu des Baroumbé, dont les principaux chefs se rendirent à marches forcées près des mundelés pour les féliciter de leur venue et leur offrir des présents : défenses d'ivoire et talismans fétiches, poudres combustibles parfumées, etc., etc.

Confiant dans les dispositions bienveillantes des indigènes, Stanley laissa le gros de l'expédition à Inganda et partit sur l'*En Avant*, dès le 11 juin, pour explorer les contrées d'amont, et surtout pour éclaircir ses doutes relativement à la dénomination d'un affluent de gauche du Congo qu'il avait en 1877 baptisé du nom d'Ikélemmba.

Cette excursion permit à l'explorateur de rectifier l'erreur géographique commise dans l'ouvrage *A travers le Continent mystérieux* au sujet de ladite rivière.

« En longeant la rive gauche, par environ 20' de latitude sud, nous découvrîmes, écrivait Stanley le 19 février 1877, une énorme rivière, ayant plus de deux mille mètres de largeur et dont les eaux profondes et rapi-

des étaient de la couleur du thé noir. C'est le plus considérable de tous les affluents du Congo que nous ayons rencontrés jusqu'ici. Après avoir débouché, il refuse étrangement de se mêler au fleuve et semble disposer seul de la moitié du lit; la ligne de séparation est nettement marquée par une ride en zigzag, comme si les deux courants luttèrent à qui dominera l'autre. L'Arouhouimi et la Lohoua, en s'unissant, n'excéderaient pas de beaucoup cette énorme rivière. Par leur teinte presque noire ses eaux contrastent vivement avec celles du Congo, qui sont d'un brun blanchâtre.

« Sur la rive, en amont du confluent, se trouve le village d'Ibonnga. »

Cette description est applicable en effet à la rivière que Stanley rencontra à deux milles en amont d'Inganda; mais le puissant tributaire du fleuve ne porte pas le nom d'Ikélemmba. Les indigènes l'appellent Mohindu ou rivière Noire, en raison de la couleur foncée de ses eaux.

L'Ikélemmba coule un peu plus au nord; c'est une rivière fort peu importante.

A trois milles en amont du confluent de la rivière Noire prospère un immense village dont le nom Ourouki sert à désigner aussi le Mohindu.

Ourouki est l'établissement-frontière nord des Bakouti. Ses habitants, aussi prévenants que ceux d'Inganda, accueillirent avec empressement les passagers de l'*En Avant*.

Stanley se prêta avec complaisance aux ordalies de la fraternisation africaine. Il enrichit sa collection de frères de sang noirs d'un volumineux personnage, chef et parrain du village. Ce Barouki doit, si l'obésité est un titre au respect des peuplades barbares, être le mfoum le plus respecté des riverains du Congo.

Gobila mourrait de jalousie s'il lui était donné de voir un jour la rotondité de son collègue bakouti; les vœux de Parrey expirant seraient ainsi comblés.

Mais l'embompoint n'excluait pas chez ce mfoum certaines délicatesses de sentiments, et sa cordialité ne laissa rien à désirer.

Satisfait du résultat de son excursion, Stanley redescendit jusqu'à Inganda dans la journée du 12 juin, pour retourner le 13, en compagnie des lieutenants Van Gele et Coquilhat, au village de Ourouki.

On convint alors avec les notables de l'endroit de la cession d'un vaste terrain situé au sud du confluent de la rivière Noire, dans le voisinage d'une bourgade baroumbé appelée Wangata 0° 1' de latitude nord, où les deux officiers belges, disposant d'un personnel de soixante-six hommes

zanzibarites et haoussas, furent chargés d'installer un établissement hospitalier connu depuis sous le nom d'Équateur-Station.

Le 20 juin, Stanley se disposa à redescendre le fleuve jusqu'à Léopoldville. Il éprouva de réelles difficultés à prendre congé des habitants d'Inganda désireux de le retenir parmi eux. Plus bas, à Iribou, il dut prêter main-forte à son vieux frère Mangombo attaqué par une peuplade guerrière, et il fut assez heureux pour terminer à l'amiable un différend belliqueux.

Le 23 juin, il explora les bords du lac Mantoumba, en partie bien cultivés et en partie couverts d'épaisses forêts.

De retour à Loukoléla le 29 juin, il sut se concilier l'amitié des chefs Youka et Mougawa, et devint même, grâce à l'intervention du grand féticheur de la localité, le frère de sang de ces deux personnages. Un traité verbal assura à l'Association les droits de souveraineté les plus étendus sur tout le district de Loukoléla, et quelques hectares d'un terrain fertile sis aux bords du Congo, où les blancs furent autorisés à séjourner, à construire et à cultiver.

Deux des plus fidèles serviteurs de Stanley furent laissés sur ce point, avec la recommandation d'y attendre l'arrivée d'un agent anglais, M. Glave, destiné à y fonder plus tard une station.

Le 1^{er} juillet, Stanley touchait à Bolobo, où les turbulents Bayanzi donnaient du fil à retordre au commandant du poste, M. Brunfaut.

Ce dernier, obligé au mois de juin précédent de descendre le fleuve jusqu'à Léopoldville, avait confié le commandement intérimaire de la station à M. Boulanger. Par suite du départ de Brunfaut qu'accompagnaient huit solides payeurs zanzibarites, la garnison du poste se trouvait réduite à quinze hommes de couleur.

Les habitants de Manga, village bayanzi situé en aval de la station, sur les terres d'Ibaka, cherchèrent à profiter de la faiblesse numérique momentanée du personnel de M. Boulanger. Ces sauvages avaient voué une haine profonde aux Zanzibarites absents, à propos d'un incident assez futile où il avait été question de femme.

Ils se liguèrent en grand nombre et guettèrent le moment où le personnel de la station se rendait sans armes à la forêt voisine pour y faire des provisions de bois.

Onze serviteurs noirs furent ainsi assaillis à l'improviste par les féroces conjurés; deux d'entre eux furent grièvement blessés par des coups de feu: l'un, ramené à la station, y mourut dès son arrivée; l'autre, tombé au milieu des herbes, fut vainement cherché dans la soirée par ses camarades.

Peu après le crime, les gémissements du pauvre diable avaient guidé

jusqu'à lui les natifs, et le blessé, emporté par ses bourreaux au village de Manga, avait subi les plus horribles tortures.

La population de Manga, avec l'assentiment du chef de la localité, un colosse appelé Miongo, avait improvisé une barbare fête nocturne dont la victime sanglante fit tous les frais. On lui coupa les doigts, les pieds, les oreilles, le nez, avant de lui trancher la tête, au milieu des bravos et des chants de l'assistance enivrée.

Ibaka, mis au courant de cette odieuse monstruosité par l'interprète de Boulanger, s'était contenté de répondre qu'il n'exerçait pas assez d'influence sur les noirs de Manga pour les obliger à accorder une réparation aux mundelés.

Brunfaut, rentré à son poste, résolut d'attendre le retour prochain de Stanley pour venger l'assassinat de ses deux serviteurs.

Dans un conseil qui réunit Ibaka et les notables de la contrée, Stanley exprima son vif mécontentement au sujet des méfaits des indigènes, et leur fit promettre d'empêcher à l'avenir toutes nouvelles tentatives d'hostilité contre ses frères blancs et leurs serviteurs.

Ibaka et ses acolytes manifestèrent leurs regrets et jurèrent de nouveau, sur tous les mkissi possibles, amitié et fidélité à Boula Mataré et à ses enfants. Nous verrons plus tard comment ces serments furent respectés.

Le 3 juillet, ainsi que nous l'avons raconté, Stanley débarquait à Msuata-Station.

Après avoir brièvement exposé chacune des péripéties de son long et heureux voyage d'exploration, l'agent supérieur inspecta, en compagnie de Janssen, la station modèle de Msuata et adressa ses plus sincères félicitations au jeune sous-lieutenant.

« Vous pouvez confier maintenant le commandement intérimaire de Msuata à votre sergent zanzibarite sous le contrôle officieux de M. Roger, et aller à Kwamouth continuer les merveilles que vous réalisez partout où le rôle de fondateur de station et d'agent civilisateur vous est dévolu.

« Je crois inutile, mon cher lieutenant, de vous recommander en outre d'accorder à M. l'abbé Guyot votre concours le plus dévoué, pour l'aider dans ses projets d'établissement aux environs de Kwamouth. Protestants ou catholiques, les hommes de bien assez courageux pour affronter le courroux des fétichistes et les intempéries du ciel de l'Afrique centrale, en prêchant l'apostolat de l'union et de la charité sur les rives du Congo, ont droit indistinctement à l'appui le plus efficace des agents d'une société philanthropique. »

Le 4 juillet, le *Royal* emportait vers Léopoldville l'administrateur géné-

ral de l'Association; il stoppait le lendemain à Kimpoko, où un pionnier belge, ex-chef de Luteté, M. Amelot, poursuivait la mission difficile ébauchée par trois prédécesseurs, de construire une station, avec l'assentiment constant des natifs.

Les Banfunu de Kimpoko étaient bien les voisins les plus désagréables, les plus fantasques de tous ceux que s'étaient donnés les blancs dans l'Afrique centrale.

D'humeur aussi changeante que les flots du Stanley-Pool, ces nègres se montraient tour à tour les amis les plus caressants mais les moins serviables des hôtes de la station, ou leurs ennemis les plus farouches.

Une gorgée de ma'afou avalée de travers par leur mfoum suffisait à les mettre en révolte ouverte contre le buveur et partant contre les étrangers trop disposés à protéger l'incriminé; un air d'ocarina ou de petite flûte exécuté devant eux par Amelot était suffisant pour calmer l'irritation de ces grands enfants gâtés.

Mais à certains moments, en dépit de l'ocarina et de la petite flûte, les Banfunu intraitables refusaient, sous les plus futiles prétextes, d'aider en quoi que ce fût les fétiches malveillants de la station; ils leur interdisaient catégoriquement l'entrée de leur marché et s'attroupaient, menaçants et en armes, aux abords de la résidence en construction.

Les travaux étaient fréquemment interrompus par ces alertes; des palabres, auxquels assistait la garnison entière sur la défensive, occasionnaient des retards préjudiciables à leur achèvement.

Amelot espérait néanmoins réduire par la patience et la douceur son entourage indiscipliné, et mener à bonne fin les constructions et les plantations entreprises. Il acceptait donc stoïquement les tourments de son existence au milieu d'une population peu rassurante et ne perdait point son œuvre de vue.

Stanley prodigua les encouragements les plus chaleureux au jeune pionnier, puis il quitta Kimpoko et se rendit tout d'une traite à Léopoldville.

Le lieutenant Valcke avait donné là les preuves manifestes de ses aptitudes en tant que chef de station.

Le poste fondé par Braconnier prenait les dimensions d'une petite ville où parcs d'agrément, jardins maraîchers, bananeraies, avenues verdoyantes, présentaient à la vue un réjouissant aspect. Non loin de Léopoldville, le lieutenant Valcke avait aussi présidé à l'installation du poste de Kinchassa, succursale et port, sur le Stanley-Pool, de la capitale du Congo moyen.

Le 13 juillet, les steamers à vapeur et les allèges composant la flottille du haut Congo, sous le commandement du capitaine Anderson, repartaient vers l'Équateur, avec des chargements de vivres et d'outillage destinés aux stations déjà existantes et à celles plus récentes en voie d'installation.

Le 15, cette flottille de ravitaillement stoppait devant Msuata, où flottait en berne, à mi-hampe sur la maison principale, le drapeau bleu voilé de noir. Une terrible catastrophe venait de plonger dans la consternation et le deuil la population tout entière du district gouverné par Gobila...

On n'a pas oublié les instructions données le 3 juillet au jeune commandant de Msuata-Station par l'agent supérieur près de retourner à Léopoldville. Quatre jours après le départ de Stanley, le lieutenant Janssen et l'abbé Guyot, accompagnés de vingt hommes de couleur armés de fusils et pourvus d'étoffe, de fils de cuivre, de laiton, de l'outillage complet de pionniers africains, quittaient Msuata pour se rendre vers l'embouchure du Koango.

Arrivés à la pointe de Ganchu, les voyageurs s'arrêtèrent pour reconnaître le terrain; l'abbé Guyot fut assez heureux pour enlever, après deux heures de pourparlers, le consentement des indigènes à l'établissement d'une mission française catholique sur les bords de la baie occidentale formée par ce promontoire. Le concours de Janssen n'avait pas fait défaut au missionnaire français; la conduite du jeune agent de l'Association internationale avait été dans la circonstance conforme en tous points aux vœux formulés par Stanley, et aux aspirations de la société philanthropique patronnée par le roi des Belges.

Cette reconnaissance accomplie, l'abbé Guyot, qui ne possédait aucun élément pour installer immédiatement la mission, poursuivit sa route avec Janssen jusqu'au village de Makouenntcho.

De même qu'aux visites antérieures, une réception bienveillante fut faite au sous-lieutenant et à ses compagnons. L'abbé Guyot, qui fut surtout l'objet de la curiosité la plus vive, répondit avec son aménité habituelle aux questions les plus naïves que lui adressaient les natifs au sujet de son futur établissement sur le domaine de Ganchu.

Quant à Janssen, déjà familier avec les indigènes, il s'évertuait à les évangéliser d'une façon différant sous certains rapports de celle généralement adoptée par les missionnaires; il s'efforçait par son éloquence et par ses cadeaux de décider les sujets aimables mais paresseux à l'excès du non moins aimable et flegmatique Makouenntcho à prendre une part active et bien payée aux travaux préliminaires de la construction de Kwamouth-

Station. Mais il prêcha dans le désert; il dut se résigner à commencer le déblayement du terrain, la coupe des bois de charpente, le transport des feuilles propres à la toiture, etc., etc., avec ses seuls travailleurs haoussas, zanzibarites ou kroomen.

Sur ces entrefaites, le 12 juillet au matin, Janssen recevait une lettre pressante de Roger disant que Stanley était de jour en jour attendu à Msuata.

Après avoir lu la missive, Janssen se disposa au départ et ne laissa que deux hommes sur l'emplacement de la future station. Le soir du même jour, à quatre heures, Janssen, l'abbé Guyot et dix-huit noirs remontaient sur les deux canots qui les avaient amenés.

Ces embarcations étaient deux pirogues jumelées, c'est-à-dire attachées ensemble à une faible distance l'une de l'autre au moyen de deux perches liées transversalement à l'avant et à l'arrière pour leur assurer de la stabilité.

L'ordre de jumeler ainsi les canots de service indigènes avait été donné aux agents de l'Association afin d'éviter les catastrophes comme celle dont l'infortuné Kallina avait été victime.

Les indigènes seuls savent gouverner ces longues et étroites embarcations, et par certains gros temps ils n'y parviennent pas toujours.

Ce jour-là précisément le vent d'ouest qui soufflait continuellement depuis le matin, mollissait insensiblement dans l'après-midi, mais rendait encore la navigation fort dangereuse. La surface de l'eau était blanchie par l'écume des vagues; les lames, courtes et brusques, venaient se briser contre les rochers des rives avec des sifflements et des gerbes d'embrun.

On longea comme d'habitude la berge orientale, en suivant prudemment les baies capricieuses mais sûres. Janssen, monté sur la pirogue la plus rapprochée de terre, avait confié le gouvernail au nyampara Ali ben Juana, serviteur dévoué et excellent timonier. Sur l'autre pirogue était l'abbé Guyot plein de confiance dans l'habileté de son pilote krooman.

Vers 6 heures du soir, les rayons du soleil couchant coloraient d'une teinte rouge les lames écumantes du Congo. On eût dit que le courant furieux du fleuve charriait des flots de sang.

« Notre marche est bien lente, murmurait Janssen. La nuit tombe rapidement et nous sommes encore à cinq milles en amont de Msuata.

— Effectivement, dit le missionnaire, nous nageons trop doucement. Ne pourrions-nous éviter les mille et un détours de ces criques et gouverner vers le milieu du fleuve où le courant plus rapide accélérerait notre marche?

— Vous avez bien raison, répondit Janssen. Allons, continua-t-il en kissouahili, porte la barre à droite, Ali ben Juana, et vous, matelots, courbez-vous sur vos rames, gagnons le haut du fleuve où le courant nous emportera sans fatigue et promptement au terme de notre voyage.

— Comment! répliqua Ali ben Juana, vous voulez affronter la colère du fleuve? Bon maître, vous n'y songez pas. La brise est contre nous et les lames sont brusques, nous serons culbutés.

— Bah! dit en souriant l'abbé Guyot, si nous sommes noyés, nous aurons une mort bien douce, nos peines seront vite passées dans les profondeurs ignorées du fleuve. Obéissez, Ali, on croirait que vous avez peur. »

Les timoniers agirent sans répondre, quelques pagayeurs prudents se débarrassèrent de leurs vêtements, puis ils luttèrent de rames avec une indomptable énergie contre les innombrables lames soulevées vers le milieu du fleuve par la brise d'ouest dont rien n'entravait la violence.

L'avant des pirogues incapables d'obéir à temps aux mouvements des lames courtes et saccadées passait à travers des vagues écumeuses, divisait victorieusement l'obstacle, mais embarquait chaque fois, payant cher sa victoire, les bordées pesantes de l'eau irritée.

« De grâce, mundelès, supplia Ali ben Juana, retournons à la rive. Ici les flots nous enveloppent, la mort froide et glacée va nous saisir.

— Oui, biaisez, timoniers, obliquez vers la gauche. Pagayez prudemment... Attention!... Attention! la lame fond sur nous... » cria le lieutenant interrompu soudain par le choc d'une vague monstrueuse qui s'abattit sur le canot.

Coup sur coup deux autres lames énormes s'aplatirent sur la pirogue, l'emplirent d'eau et la coulèrent à pic; l'embarcation de l'abbé Guyot, fatalement entraînée par la première, chavira, culbuta dans l'eau hommes et chargement, et resta la quille presque en l'air, comme immobilisée, disputée par la vitesse du courant à la fureur des flots montants soulevés par la bourrasque.

Des malheureux passagers qui montaient les barques chavirées, les deux timoniers et quatre Zanzibarites purent seuls se raccrocher un moment au canot du missionnaire.

Janssen et l'abbé Guyot, tous deux excellents nageurs, mais malheureusement trop vêtus, chaussés de grandes bottes et armés de pied en cap, furent engloutis, ainsi que douze hommes de couleur, dans les profondeurs du fleuve pour n'en plus sortir.

La prédiction du missionnaire s'était, hélas! trop bien réalisée.

Durant quelques minutes, Ali ben Juana, cramponné à la pirogue,

assista, conservant tout son sang-froid, aux épouvantables péripéties de ce naufrage éclairé par les lueurs blafardes de la lune.

L'infortuné Janssen, coulé à pic avec la première embarcation, ne fut pas revu une seule fois; mais l'abbé Guyot et quelques noirs se débattirent longtemps contre les vagues furibondes, contre la mort.

Le prêtre avait encore son casque sur la tête; il surnageait à quatre ou cinq mètres d'Ali et répondit distinctement en kissouahili aux appels réitérés du nyampara criant à tue-tête à ceux qui remontaient à la surface de venir se raccrocher à la pirogue : *Ali! Ali! lete mitoumboui lete! lete!...* (Ali! Ali! amène la pirogue! amène! amène!...)

« Impossible, maître, impossible, le canot a chaviré, » répondit d'une voix désespérée le brave Zanzibarite.

L'abbé Guyot ne parla plus. Ali le vit encore essayant de remonter vers l'amont pour s'approcher de l'embarcation retournée, seule branche de salut, étrange canot de sauvetage cause en partie de ce lamentable désastre. Il ne put l'atteindre; la force du courant l'entraînait en aval et le poussait insensiblement vers la rive orientale.

Ali le perdit de vue.

Autour du nyampara s'agitaient encore des malheureux nageurs secoués par les vagues, tour à tour saisis et abandonnés par le courant, rejetés, tournoyant avec la lame, mais luttant avec désespoir, sans proférer un cri de détresse.

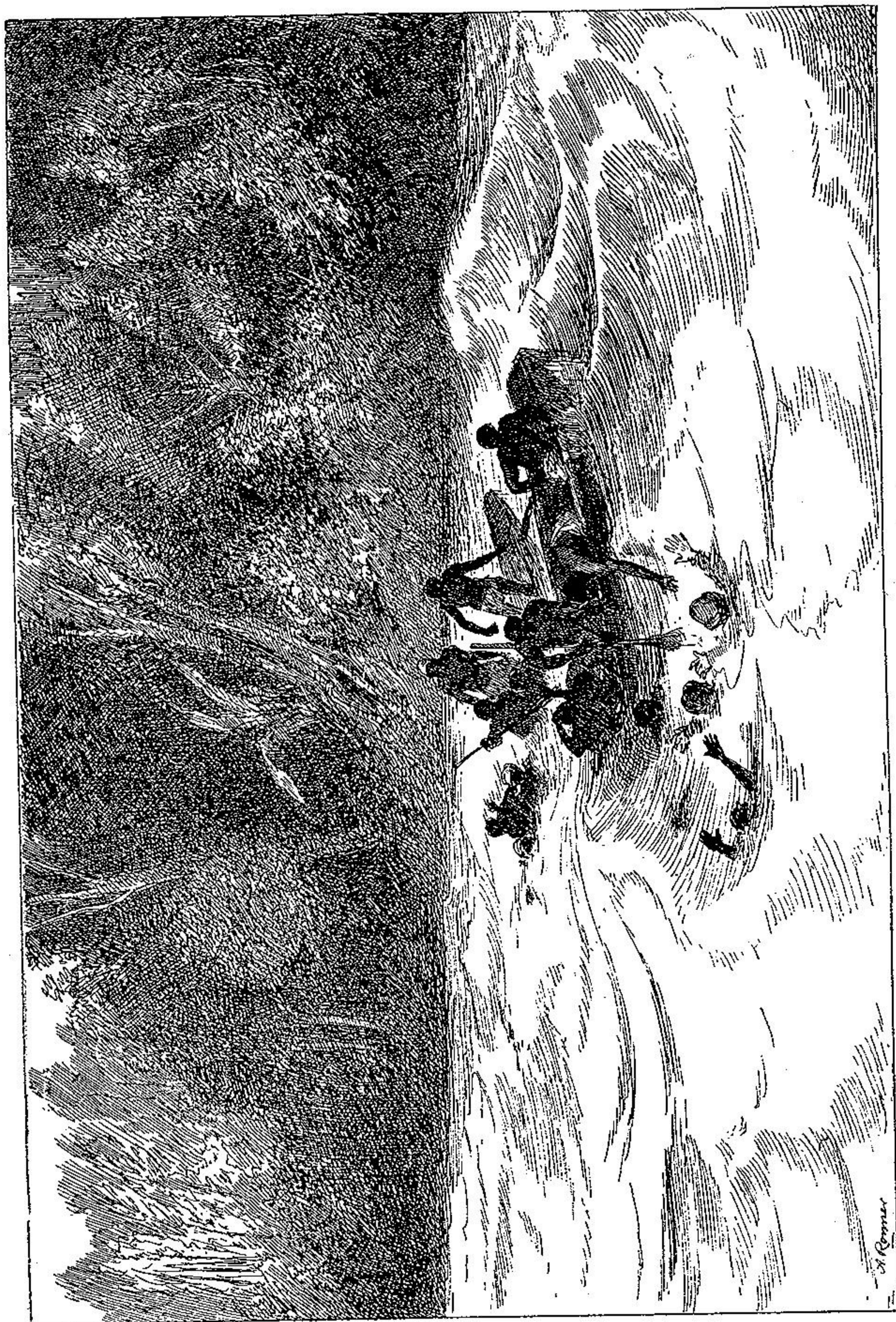
Trois d'entre eux s'accrochèrent avec l'étreinte désespérée des noyés aux jambes des compagnons d'Ali ben Juana cramponnés à la pirogue chavirée qui, cédant à cette pression nouvelle, se retourna à demi et menaça d'entraîner au fond de l'abîme ceux qu'elle avait soutenus.

Dès lors ces malheureux, à l'exception du timonier krooman qui ne savait pas nager, abandonnèrent l'épave libératrice. Ils entreprirent la tâche surhumaine de nager pendant trois milles à travers les vagues. Longtemps ils entendirent les lamentations navrantes du Krooman, à qui ils n'avaient pu porter aucun secours.

Vers neuf heures, les nageurs intrépides, complètement épuisés, gagnèrent le rivage. Sans prendre un repos presque indispensable, ils se traînèrent à travers les fourrés inextricables de la rive, écartant de la main les ronces et les épines, et arrivèrent exténués, à demi morts de fatigue, après cinq heures d'une marche douloureuse, à Msuata-Station.

Tout dormait dans ce poste paisible.

Roger couché fort tard la veille, car il avait eu comme le pressentiment que Janssen et l'abbé Guyot seraient partis de Kwamouth au reçu de sa



MORT DU LIEUTENANT JANSEN ET DE L'ABBÉ GUYOT.

A. Bonnier

lettre annonçant l'arrivée imminente de Stanley, s'était endormi après avoir donné l'ordre au jeune boy de garde, accroupi en travers de sa porte, de l'éveiller à l'arrivée de ses amis.

Ali ben Juana, laissant ses compagnons épuisés regagner leur lit, courut heurter à la porte du logement des blancs. Le boy, réveillé en sursaut, demanda, sans se lever, le nom de celui qui frappait.

« C'est moi, Ali ben Juana ! cria le nyampara.

— Ouvre donc, paresseux, dit Roger brusquement arraché au sommeil... Ouvre, ils sont arrivés !... je m'habille et je cours au-devant d'eux...

Le nyampara entra et sans invitation, en attendant son maître, il se laissa tomber comme une masse inerte dans un fauteuil cannelé, meuble de luxe apporté de Madère par l'abbé Guyot.

Cinq minutes après Roger, franchissant le seuil du vestibule, s'arrêtait bouche béante, au comble de la stupéfaction, devant le Zanzibarite écrasé par le sommeil.

« Eh bien, Ali, qu'y a-t-il ? cria l'explorateur en secouant à tour de bras le malheureux dormeur.

— Ah ! mundelé, laissez-moi, laissez-moi, répondit le nyampara d'une voix faible et brisée... ne criez pas... ils sont morts... tous noyés... le maître, le missionnaire, les payeurs.

— Noyés ! s'écria Roger en étreignant comme dans un étau et secouant de ses deux mains les bras du pauvre Ali... Noyés ! répéta-t-il, mais tu rêves, tu mens, tu déliras !... Allons ! réveille-toi, sors de ton cauchemar... parle, raconte, Ali !... Ton maître n'est pas mort, tu ne serais pas là vivant toi même, s'il en était ainsi.

— Oh ! ne m'accuse pas, cria d'une voix terrible le nyampara se redressant soudain à ces dernières paroles comme mû par un ressort invisible... ne m'accuse pas, mundelé, reprit-il d'un ton suppliant. Rien n'a pu les sauver !... Après que la pirogue eut culbuté, je n'ai plus revu mon jeune maître... j'aurais tenté l'impossible, j'aurais donné ma vie pour l'arracher aux flots irrités du fleuve haïssable. »

Puis, lentement, sans un sanglot, sans une larme, mais d'une voix oppressée par l'émotion et la fatigue, Ali ben Juana raconta à Roger consterné, tous les détails de la journée terrible.

L'aube du 13 juillet blanchissait à peine les façades de Msuata-Station, qu'une foule innombrable de Banfunu se pressait silencieuse et recueillie sur les pas de Gobila et envahissait peu à peu tous les espaces libres entre les constructions des blancs.

Mais, par une touchante délicatesse de sentiment, Gobila enjoignit aux

naturels de ne pas cerner la demeure où pleurait le malheureux frère des mundelés perdus, et il pénétra seul dans l'appartement de Roger.

« Mundelé, dit le mfoum de Msuata, quel affreux malheur s'est étendu sur notre contrée! Souzou Mpembé est perdu; tout le district se lamentera à l'occasion de cette mort. Mais vous versez des larmes, brave mundelé, consolez-vous... Tenez, buvez ce vin de nos palmiers et oubliez votre chagrin... Savez-vous où sont allés vos frères?...

— Oh! répondit Roger ramené tout à coup à la pensée de rechercher les cadavres des infortunés naufragés, leurs âmes sont au ciel, et leurs corps errent encore ballottés par les lames du fleuve. Vous êtes bon, Gobila!... la sympathie spontanée et sincère que vous me témoignez dans ces cruelles circonstances ira jusqu'à mettre à ma disposition vos meilleures pirogues et vos plus intrépides pagayeurs pour tenter de retrouver sur les eaux encore furieuses les corps de mes malheureux compagnons...

— Oui, certainement, interrompit avec empressement Gobila, j'irai moi-même à la tête de ma flottille disputer le cadavre de mon fils blanc aux malveillants fétiches de la rivière. »

L'entretien en resta là. Roger, essuyant furtivement ses larmes, poussa devant lui Gobila et Ali ben Juana et sortit de l'habitation.

Au dehors, la foule rassemblée chuchotait à voix basse. Les femmes et les enfants arrêtaient sur le mundelé désolé des regards empreints d'une douceur mélancolique; ils tenaient leurs mains sur la bouche comme pour témoigner sincèrement leur douleur de la fin tragique des victimes.

Avec une respectueuse attention complètement inusitée, ces sympathiques créatures écoutèrent la voix de Gobila réclamant le concours de ses plus habiles pagayeurs. Ceux-ci s'offrirent à l'unanimité pour accomplir les pénibles et périlleuses tentatives de recherches.

Tout en écoutant l'allocution émue du mfoum indigène, la foule s'était docilement écartée pour laisser passer Roger se rendant avec Ali ben Juana aux huttes occupées par la garnison noire du poste.

Auprès des feux mourants, Zanzibarites, Haoussas et Kroomen, tous anciens serviteurs de la station, étaient silencieusement rangés dans l'attitude du désespoir autour des survivants de la terrible catastrophe à peine éveillés et racontant avec force gestes d'effroi, comme s'ils éprouvaient encore de hideuses visions, les lugubres péripéties du naufrage.

La nouvelle de la mort du maître qu'ils chérissaient paraissait les avoir plongés dans un état de stupeur qui faisait taire en eux tout sentiment tumultueux, toute plainte, tout regret violent. C'est à peine si l'arrivée soudaine de Roger souleva un murmure, une exclamation de tristesse,

tant la désolante nouvelle avait saisi au réveil, comme au sortir d'un songe affreux ces serviteurs éplorés.

« Debout tout le monde, commanda Roger. On va monter dans les pirogues que les natifs mènent à la rive pour scruter minutieusement les criques et les bords des îlots à la recherche des noyés. Je ferai des hommes riches de ceux qui me ramèneront les corps de mes frères!

— Oh! maître, protesta une voix, pas un de nous n'a besoin de l'appât d'une récompense pour accomplir scrupuleusement ce douloureux service.

Quelques heures après, une nuée de pirogues couvrait le fleuve, et les équipages silencieux et mornes de cette innombrable flottille fouillaient l'immense nappé d'eau légèrement houleuse, les massifs de joncs, de roseaux, d'herbes et de broussailles entassés sur les rives, sur une étendue de dix milles en aval et de cinq milles en amont de Msuata-Station.

Ces minutieuses recherches n'aboutirent, hélas! à aucun résultat. Les sombres profondeurs du fleuve gardaient jalousement les corps des naufragés.

« Pauvre Eugène Janssen, écrivait Stanley apprenant à Léopoldville cet affreux événement, pauvre Janssen, le modèle de nos chefs de stations, nous l'avons perdu pour toujours! Quelle déplorable fin à tant de promesses! Quel foudroyant dénouement pour tant de vertus et de qualités!

« Disparu presque à la fin de son engagement pendant lequel il avait toujours été fidèle, loyal, industriel et gai. Quel inoubliable deuil pour nous tous, Européens aussi bien qu'indigènes!

« Nous avons été privés en un moment du centre commun de notre estime et de notre affection. Nos pensées, naguère toujours dirigées de ce côté, sont maintenant arrêtées et nous comprenons l'immensité de notre perte. Pauvre jeune Janssen!

« Je l'estimais pour son affabilité et surtout parce que j'avais trouvé réunies en lui toutes les qualités qui font l'excellent chef de station,

« Il avait le rare talent de traiter les indigènes comme ils devaient toujours l'être; il était industriel et son caractère enjoué lui faisait supporter avec aisance les vicissitudes du climat africain. Attaché au travail, il puisait dans l'accomplissement de ses devoirs un bonheur incessant. Il n'eut que des amis et fut toujours sincère, loyal et fidèle avec eux; c'était un *gentleman* dans le vrai sens du mot.

« Personne ici ne l'égale pour remplir la place qu'il laisse vide, personne ne peut accomplir, comme il l'eût fait lui-même, les dernières missions que je lui avais confiées.

« A Issanghila, à Msuata, il avait installé des stations modèles pourvues de tout le confortable possible eu égard aux circonstances.

« L'artiste anglais Johnston le préférait, ainsi que sa station de Msuata, à tous les autres ; l'abbé Guyot avait été retenu chez lui par les charmes de sa société et la cordialité de son accueil. Roger s'était empressé de quitter Léopoldville pour rejoindre à Msuata son inestimable compatriote ; nos machinistes, quand ils se hâtaient pour passer une nuit dans cette escale, savaient que nulle part ailleurs ils n'auraient rencontré le même confort, parce que l'hôte de cette station était le généreux et sympathique Janssen.

« Une pensée me rend encore cette perte plus douloureuse. Si le jeune officier eût vécu trois mois encore, je l'aurais renvoyé en Europe avec les honneurs dus seulement à un homme d'un tel mérite. »

Dans cette élogieuse oraison funèbre Stanley laissait percer la douleur de l'ami et les déceptions de l'agent supérieur de l'Association africaine.

Deux mois après, la presse internationale, donnait un légitime tribut de regrets et de reconnaissance au jeune et infortuné Janssen ; la nation et l'armée belges, par la voix du colonel Fix commandant le 6^{me} régiment de ligne, aux cadres duquel avait appartenu le valeureux officier, déploraient la perte irréparable d'un illustre concitoyen.

« Comme plusieurs de ses camarades, écrivait le colonel Fix le 20 septembre 1883, Janssen est mort victime de sa participation courageuse à l'œuvre scientifique et civilisatrice de l'Afrique centrale.

« Il avait toutes les qualités nécessaires pour bien remplir sa tâche : une bonne instruction, beaucoup d'énergie, un sang-froid imperturbable et une santé robuste. Sa mission touchait à sa fin et nous allions bientôt le revoir, quand la mort impitoyable est venue nous l'enlever à l'âge de vingt-cinq ans.

« L'humanité et le pays perdent en lui un pionnier de la science et de la civilisation ; l'armée, un officier d'avenir au cœur généreux, aux aspirations élevées ; le régiment, un camarade affectueux, un ami prêt à tous les dévouements.

« Son souvenir nous sera toujours cher et restera éternellement gravé dans nos cœurs. »
